



Braga, Corin. *Pour une morphologie du genre utopique*. Paris : Classiques Garnier, 2018. ISBN : 978-2-406-06852-5 (livre broché) ; ISBN 978-2-406-06853-2 (livre relié) ; ISSN 2108-9876, 735 pp.

Voici enfin, un ouvrage qui, malgré un nombre considérable de pages, a le mérite d'être rigoureux, méthodique et clair sur une définition et une classification du controversé, car composite, terme « utopie ». L'imminent professeur de littérature comparée de l'Université Babes-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie) invite son lecteur au fil de ces 735 pages —et ce, après deux autres ouvrages déjà consacrés au genre, parus également chez Classiques Garnier, *Du paradis perdu à l'antiutopie au XVI^e-XVIII^e siècles* (Paris, 2010) et *Les Antiutopies classiques* (Paris, 2012) — à découvrir les caractéristiques du genre utopique, —et ce, depuis que Thomas More ait introduit le terme dans son célèbre, *L'Utopie* (1516) ! — avec une démarche intellectuelle cartésienne, digne d'éloge.

Dès les premières pages, et tout en travaillant selon une méthode déductive rappelant les règles générales de chaque principe, avant de parvenir à en déduire les faits particuliers, il établit une première ligne de partage entre les utopies modernes et les utopies classiques, « quelque part », précise-t-il, « dans la première moitié du XIX^e siècle » (p. 7). Quatre éléments sont alors mis à contribution pour étayer sa proposition sur la nouvelle configuration des utopies modernes, avec des arguments solides. Tout d'abord, « le rôle accru, voire central, de la science, de l'industrie et des technologies dans la création de la cité idéale ». Ce premier élément, essentiel, ayant comme corollaire, dans la sphère antiutopique, « l'anxiété de la robotisation, de la massification et finalement de la déshumanisation de l'individu ». Comme deuxième élément, souligne-t-il, « l'imposition de systèmes sociaux communautaires et égalitaires (instaurés, si nécessaire par une révolution) », qui procure dans le côté opposé, « la peur antiutopique du volontarisme, de la violence, des totalitarismes de tous les horizons ». Puis, en tant que troisième élément caractérisant les utopies modernes, le directeur de *Phantasma*, souligne « l'athéisme spontané, qui exclut », insiste-t-il, « non seulement toute participation et intervention divine dans la création de la cité idéale, mais aussi le fantastique traditionnel, merveilleux, ouvrant la voie au fantastique de la science-fiction ». Dans la contrebalance antiutopique, cette troisième attitude conduirait à la « hantise du néant, du manque de sens des mécanismes technologiques et sociaux, de l'absurde, et aussi la menace de voir surgir de nouveaux "dieux" beaucoup moins favorables à la race humaine, de mauvais démiurges, extraterrestres ou habitant le futur, capables de balayer l'humanité hors de la chaîne trophique de l'univers ». Enfin, une nouvelle représentation de l'univers serait à l'origine de l'« avènement du sentiment du temps et du devenir, du concept d'évolution et de transformation » qui pousserait les utopistes à situer leurs cités idéales non « dans l'espace mais dans le temps » (p. 8).

L'ouvrage *Pour une morphologie du genre utopique* —dont le titre en dit long d'emblée, sur la méthodologie suivie, à l'instar de l'analyse structurale de Vladimir

Propp, et garde sans doute, un écho de sa fameuse *Morphologie du conte* et de ses, non moins célèbres, *Transformations des contes merveilleux* (1973) — s'articule ainsi, autour de 4 parties principales, précédées d'un chapitre théorique intitulé, « concepts », et suivies d'une « conclusion ». Après une très intéressante, complète voire nécessaire explication de ces « concepts » utopiques menant à une taxinomie — qui distribue non seulement le genre utopique en soi, mais également, l'ouvrage — le genre utopique est analysé dans le détail et classé, avec une écriture minutieuse, ordonnée et aérée, en quatre typologies nommées : *ou-topie*, *eu-topie*, *dys-topie* et *anti-utopie*.

Tout en partant donc, du système dual de l'utopie, le premier chapitre théorique introduit le lecteur dans le domaine de l'utopie et, par le biais d'autres genres littéraires, qui lui sont connexes, et par tous ces *topoi* du « lieu idéal », chers aux œuvres de culture, ou tout autre procédé, dit utopique. C'est ainsi qu'en suivant Frank et Fritzie Manuel (1979), Corin Braga part du principe qu'il est nécessaire d'établir une différence essentielle entre d'un côté, les utopies dites théoriques (littéraire et artistique) et de l'autre, les utopies pratiques (socio-politique), car elle permet surtout, de « dépasser la “querelle dogmatique” concernant la possibilité de réalisation pratique de l'utopie » (p. 15). On l'aura compris, en tant que chercheur en littérature comparée et spécialiste en imaginaire, le but du professeur Braga n'est pas tellement d'analyser les tentatives pragmatiques de construction des sociétés utopiques mais de partir d'un corpus littéraire où l'utopie est définie en tant qu'expérience de l'imaginaire ; non tant comme « entité ontologique », précise-t-il, mais « épistémologique » (p. 15). Quelques lignes plus bas, une deuxième distinction essentielle, est mise en exergue : d'un côté, le « processus mental utopique » et de l'autre, « le résultat culturel de cette activité théorique » (p. 16) et ce, par le biais des antithèses conceptuelles établies par, entre autres, Karl Mannheim et Paul Ricœur (utopie/idéologie), Alexandre Cioranescu (utopisme/utopie), Raymond Ruyer (1988) et plus récemment, Jean-Michel Racault (2003) (mode utopique/genre utopique) ; mais également, par le biais des antithèses établies par Michel Foucault ou Gilles Lapouge (hétérotopie/utopique : deux termes repris à la fois, par Kevin Hetherington ou Louis Marin). L'ouvrage est de ce fait, non seulement nourri d'une excellente connaissance des théoriciens, — par ces constantes et enrichissantes allées et venues entre les différents points de vue critiques — mais aussi, d'une parfaite pénétration dans les exemples littéraires illustrant ses thèses.

De cette manière, le professeur Braga nous introduit dans le vaste domaine des utopies, au cœur dans son ouvrage, les utopies théoriques. Quel critère de discrimination utiliser alors, pour une meilleure définition ? Le premier évoqué (l'utopie en tant que genre théorique et didactique, face à l'utopie comprise comme genre littéraire) lui semble certes, « facile à opérer en théorie », mais d'application difficile dans la pratique (p. 19). Un deuxième critère lui semble en revanche, bien plus opératoire, car ce dont il faut tenir compte c'est surtout, l'intention de l'auteur. C'est donc, grâce à la distinction anglo-saxonne entre « fiction » et « non-fiction » que ce deuxième critère offre la possibilité de distinguer entre des textes tels que les traités philosophiques et politologiques sur l'État (dont un des exemples cités, parmi d'autres, serait *Les Lois* de Platon) ou les utopies littéraires, considérés comme des « univers fictionnels par excellence », ayant, aux dires de Raymond Trousson, « une fonction compensatoire par rapport à un échec d'adaptation au monde tel qu'il est » (p. 21).

Outre le grand mérite consistant à parcourir un vaste corpus tout au long d'un demi-millénaire (1516-2015) et répondant à une profonde érudition de son auteur, l'ouvrage nous guide, petit à petit, vers une classification personnelle du genre, assez proche de celle, très élaborée, imaginée par Marina Leslie. Car c'est en établissant des différences et des similitudes intéressantes —quoique pas toujours visibles ni trouvant un consensus chez les différents théoriciens —, par rapport à d'autres genres littéraires —et là on retrouve, avec plaisir, le professeur de littérature comparée qu'il est ! — tels le mythe, le conte de fées, le récit de voyage, le voyage extraordinaire, ou encore, le roman d'aventures, la robinsonnade, la satire, la science-fiction ou la littérature fantasy que le lecteur commence à saisir le sens donné au genre utopique dans cet ouvrage. D'autres concepts où la pluridisciplinarité est de mise (car, renvoyant à la logique modale et la linguistique, à la physique quantique, à la philosophie analytique...) s'invitent enfin, à cette longue mais, nécessaire et riche introduction terminologique et conceptuelle : monde possible/monde fictionnel ; chronotope, tel qu'il a été repris par Mikhaïl Bakhtine, après son emprunt à Einstein, pour définir « la connexion intrinsèque entre les dimensions de l'espace et du temps dans l'univers imaginaire d'une œuvre » (p. 51) ; *topoi* imaginaires ou *loci* —dans le sens d'Ernst Robert Curtius (1956) nous permettant de trouver un isomorphisme avec « chacune de ces "isotopies" du lieu parfait » (p. 53) qu'il s'agisse de l'Age d'or, des Îles des Bienheureux, des Champs Élysées, du jardin d'Eden, du Paradis terrestre, du Millénium, du Mag Mell ou de l'Avalon celtique... Des isotopies que l'auteur se hâte de préciser minutieusement et ponctuellement tout en insistant sur l'idée que « l'Utopie est une mutation laïque des thèmes religieux judéo-chrétiens du jardin d'Eden, du Paradis terrestre et du Millénium » (p. 55); ce premier chapitre, riche et stimulant, se clôt avec d'autres variétés de l'utopie, au gré de l'histoire, —« pansophies » au XVII^e siècle, « uchronies » pendant les Lumières, les « utopies socialistes » au XIX^e siècle, « utopies ou antiutopies écologiques, féministes, (post)coloniales et (post)humaines, etc, avec l'avènement de la période postmoderne — permettant à l'auteur d'y inclure les procédés utopiques nécessaires au genre. Parmi ces derniers, il n'oublie pas de citer « la séparation », « l'extrapolation (la projection) », « l'inversion (la négation) », et « la réduction à l'absurde ». Peut-on être plus exhaustif sur une période aussi longue ?

Tout en survolant sommairement ici les quatre grands volets de l'ouvrage, où sont systématisés les quatre sous-genres auxquels l'auteur réduit les différentes variétés du genre utopique, nous soulignerons combien sa démarche s'avère opérative. Après avoir décortiqué minutieusement les concepts associés au genre, chaque chapitre se centre sur les textes les plus représentatifs de la typologie respective, toujours, dans un souci minutieux de les ordonner dans leur succession historique. Et ce, malgré une certaine « rigidité » avouée par l'auteur (p. 129), inhérente à une matière et un corpus trop vaste et non exempté de quelques cas d'osmose entre les différents sous-genres. Car c'est en transformant le terme « trop imprécis » d'utopie par « topie », que « *ou, eu, dys et anti* deviennent », tel qu'il le précise à plusieurs reprises, « des préfixes qui particularisent les *topies* à partir des critères axiologiques et aléthiques » (p. 117). Le lecteur rejoint alors, l'esprit comparatiste du professeur Braga sondant procédés imaginaires et narratifs, côtoyant univers fictionnels qui constituent, en définitive, tel que le spécialiste du genre le dit magistralement, la « chair (littéraire) » des sous-genres proposés (p. 131). Au rayon des regrets, nous n'avons qu'un détail à ajouter sous forme de question: peut-être, l'ouvrage aurait-il pu s'enrichir d'illustrations littéraires et artistiques autour du concept exploré ? Son auteur a sans doute, des

raisons justifiées relevant, —outre un corpus déjà en soi, plus que démesuré —, de l'impossible simultanéité des différents scénarios et royaumes imaginaires, souvent contradictoires, parcourus par les protagonistes dans les exemples dits des *polytopies*. Soit !

Une conclusion courte mais, qui a le mérite d'être très utile, tant par la qualité du propos que par celle de la synthèse méthodique rappelle enfin, en ce qui concerne les utopies littéraires, le rôle de l'image mentale (*imago mundi*) —ou « monde zéro », auquel le professeur Braga, a préféré tout au long du manuscrit, le terme *mundus* —. Car, c'est à partir de la valeur axiologique « neutre » concentrée dans ce « mundus » que l'utopiste soumet cette image virtuelle, —en fonction du « principe d'espérance », ou au contraire, avec une « vision pessimiste, désabusée » de la réalité — à des « procédés de construction d'univers fictionnels (« worldmaking »). Des univers en définitive, dérivant soit, vers la droite de l'axe (outopie et eutopie), soit vers la gauche, en tant que « virtuels négatifs » (dystopie et antiutopie). Des « critères aléthiques (vrai, possible, impossible), axiologiques (bon, mauvais, neutre) et esthétiques (beau, laid, équivoque) » distinguant ensuite, les différents sous-genres (p. 626). L'ouvrage est complété par une bibliographie plurilingue, bien fournie et bien conçue (d'un côté, un corpus extensif, mais pas exhaustif, systématisé par des indicateurs du sous-genre ; et de l'autre, une complète bibliographie critique), ainsi que par un index des noms, plus que nécessaire, dans cette pléthore d'auteurs cités.

Une véritable fresque, en définitive, qui invite le lecteur à une découverte de la notion d'utopie avec clarté, précision et largeur de vue ! Sans doute, nous sommes face à une contribution essentielle à l'étude culturelle, comparatiste, anthropologique, philosophique et historique de la notion d'utopie qui deviendra ouvrage de référence.

Mercedes Montoro Araque

Universidad de Granada

mmontoro@ugr.es

<https://orcid.org/0000-0001-8698-7480>